

## **La guerre aux femmes (Nouvelle-Guinée). Propos et discussions**

Eric Schwimmer

Volume 7, numéro 1, 1983

Guerres et stratégies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006117ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006117ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Schwimmer, E. (1983). La guerre aux femmes (Nouvelle-Guinée). Propos et discussions. *Anthropologie et Sociétés*, 7(1), 187–192.  
<https://doi.org/10.7202/006117ar>

# LA GUERRE AUX FEMMES (NOUVELLE-GUINÉE) propos et discussions

---



**Eric Schwimmer**  
Département d'anthropologie  
Université Laval

◆ Certaines cultures réussissent presque toujours à résoudre les conflits avec leurs voisins par la négociation. D'autres cultures, où le moindre conflit semble provoquer la violence, n'arrivent à aucune solution, ou presque, sans une épreuve de force. Peut-on établir une sorte de typologie où les cultures paisibles tomberaient dans une catégorie aux qualités bien établies et les cultures guerrières dans une autre ?

Klaus-Friedrich Koch (1974) a voulu établir ce genre de typologie afin d'expliquer pourquoi les guerres sont si fréquentes et si meurtrières en Nouvelle-Guinée. Il fit le point sur cinq types d'explication. D'abord, il analysa les théories écologiques et démographiques mais trouva que la famine a causé très peu de guerres en Nouvelle-Guinée; les Papous étaient d'ailleurs capables de trouver des solutions beaucoup plus efficaces à leurs problèmes de production économique. Deuxièmement, il refusa la théorie de Colson selon laquelle les groupes qui s'intermarient peuvent plus facilement résoudre paisiblement leurs conflits; ceci ne s'applique que si les groupes sont liés par des « intérêts vitaux », ce qui n'est pas souvent le cas en Nouvelle-Guinée. Troisièmement, il n'accepta pas la théorie de van Velzen et Wetering qui expliquait la guerre par l'existence dans certaines sociétés de groupes fraternels aux intérêts communs, qui voudraient imposer leur volonté aux autres. Il est vrai que ces groupes peuvent être « étendus » en Nouvelle-Guinée, mais ils se fissionnent et se battent entre eux malgré leurs intérêts communs.

Koch préfère deux autres explications, mais quand on les regarde de plus près, elles sont aussi faibles. Il est vrai, par exemple, que la guerre est plus rare dans les sociétés munies d'institutions efficaces de médiation et qu'il

est souvent très difficile en Nouvelle-Guinée de trouver des médiateurs en cas de conflit entre les groupes. Cependant, on trouve très vite un médiateur si on en a vraiment besoin, si, par exemple, les deux groupes ennemis se trouvent menacés par un tiers plus puissant. Je ne crois donc pas que les problèmes à trouver un médiateur *expliquent* les guerres. L'autre théorie de Koch explique la guerre par le système d'éducation des enfants en Nouvelle-Guinée. La ségrégation des sexes et la domination masculine conduiraient à une sorte de « masculinité de protestation » qui s'exprimerait par une grande violence lors des conflits. Cette théorie semble valable du point de vue psychologique en ce que beaucoup de sociétés néo-guinéennes encouragent un certain esprit de pugnacité lors des conflits et que cette pugnacité s'établit dans les esprits par le système même de l'éducation des enfants. Quant à l'exagération de la différence entre les hommes et les femmes, l'antagonisme entre les sexes, la peur du féminin parmi les hommes, il faut souligner que ces résultats de l'éducation néo-guinéenne n'existent pas partout en Nouvelle-Guinée dans la même mesure, beaucoup moins chez les Orokaiva que dans les Hautes-Terres. Toutefois, la guerre était aussi endémique chez les premiers que chez les derniers.

◆ Doit-on vraiment expliquer pourquoi les guerres sont si fréquentes en Nouvelle-Guinée ? Peut-on expliquer, en effet, pourquoi les guerres sont si fréquentes en Europe sans analyser en profondeur des types de données historiques qui ne seront jamais disponibles pour la Nouvelle-Guinée ? Retenons donc de l'œuvre de Koch une seule idée, une idée précieuse : il y a un lien très étroit en Nouvelle-Guinée entre la guerre et la femme. Cette idée n'est pourtant pas tout à fait nouvelle car, selon le constat célèbre d'un informateur de Meggitt, « nous marions nos ennemis ». Ce constat se réfère tout d'abord aux règles de mariages, à la structure : il s'agit des gens qui se marient « au loin », afin d'établir des rapports d'amitié et d'échange avec des clans qui étaient des ennemis jadis, mais qui se convertissent en alliés par le mariage.

En réalité la majorité des Papous se marient « au près », même si leur idéologie préfère parfois les mariages « au loin ». Cependant, le rituel de tous les mariages, même de ceux qui se font « au près », simule le rituel de conclusion de la paix. Car il est difficile de dire précisément qui est un ennemi. En Nouvelle-Guinée, chacun a beaucoup de comptes à régler ; peu de rapports entre clans sont comme des feuilles blanches. Il est donc prudent de prétendre que les affins sont des anciens ennemis, et d'exorciser rituellement tout le ressentiment qui peut exister entre les deux familles. Dans ce sens, tous marient des ennemies.

Même si les combats armés entre les alliés sont relativement rares, on pense que la guerre comme telle, le danger représenté par les autres, la méfiance, la trahison, la ruse, que toute cette tension entre les personnes

qui dépendent beaucoup les unes des autres est tout à fait normale. Cette tension, on la marie aussi. Car quand on dit qu'on « marie ses ennemis », on parle aussi d'une réalité qui dure.

◆ Le livre récent de Maurice Godelier (1982) permet de mieux comprendre certains aspects de cette guerre continuelle entre les hommes et les hommes, mais surtout entre les hommes et les femmes. Car c'est la thèse de Godelier que tous les hommes, même s'ils sont des ennemis les uns des autres, s'unissent contre les femmes, ennemies primordiales. Cette thèse n'est pas proposée comme générale : l'auteur ne l'applique qu'à la tribu particulière qu'il a étudiée, les Baruya. Dans le champ plus étendu de la Nouvelle-Guinée entière, cette thèse serait plus difficile à soutenir car l'importance de la guerre entre les hommes et les femmes — le degré de leur antagonisme — varie beaucoup d'une tribu à l'autre. De plus, la guerre hommes/femmes semble être partout vécue sur cette grande île avec la même fréquence, la même intensité.

Retenons donc une thèse plus faible, mais plus sûre, et toujours d'une grande originalité et perspicacité : l'antagonisme hommes/femmes qui existe à *un certain degré* partout en Nouvelle-Guinée fait partie de l'éducation normale et bien instituée des guerriers. Cette proposition lie et aide à expliquer deux phénomènes : les rapports hommes/femmes et la guerre. Le livre de Godelier veut surtout expliquer le premier de ces phénomènes; mais il aide également à comprendre le second.

Il est peut-être injuste d'insérer ainsi le livre de Godelier dans une discussion théorique, car ce livre est essentiellement une ethnographie des Baruya. Les chapitres sur les hiérarchies sociales baruya (pages 19 à 212) décrivent minutieusement les formes de la subordination des femmes, formes matérielles mais aussi magiques, sociales, économiques et physiques; l'institution et la légitimation de la supériorité masculine par la disjonction rituelle des sexes, par le système des initiations masculines et féminines, par la signification donnée aux substances corporelles; les rapports sexuels entre les sexes. Ils décrivent aussi la hiérarchie masculine : les statuts spéciaux — hérités ou mérités — de certains hommes, d'abord les initiateurs claniques, ensuite le grand guerrier, le chamane, le chasseur de casoar, le fabricant de sel, ensuite les chefs de la production agraire, distingués des vrais « grands hommes » en ce qu'ils ne peuvent jamais agir pour leur propre compte.

Ce livre établira sûrement la réputation de Maurice Godelier comme très bon ethnographe, mais l'auteur se distingue des autres très bons ethnographes non pas tellement par ses analyses du système symbolique des Baruya, ni même par sa découverte, pourtant unique, du système d'initiation féminine, mais comme toujours par sa finesse théorique qui lui a permis de comprendre, mieux que les autres, toute l'ambivalence des rapports hommes/femmes chez les Baruya et dans les autres sociétés du même type.

◆ Avant de développer nos idées sur la guerre en Nouvelle-Guinée, regardons de plus près cette ambivalence qui en fournit la clef. Ce sont surtout les descriptions des cultures des Hautes-Terres dans beaucoup d'ethnographies professionnelles et dignes de foi qui ont établi la réputation de la Nouvelle-Guinée comme aire culturelle notoirement machiste, où les femmes auraient la vie très dure et où leur domination par les hommes serait quasi totale. Les hommes et les femmes habitent des maisons séparées; on croit que toute activité hétérosexuelle affaiblit l'homme; on a beaucoup de règles qui interdisent cette activité à certaines époques et à certains endroits; les seules femmes avec lesquelles l'homme a normalement des rapports détendus sont sa mère et ses sœurs.

Cette restriction des rapports hétérosexuels est encore plus accusée dans les cultures néo-guinéennes qui pratiquent la coutume appelée « homosexualité rituelle ». Ces cultures ne constituent qu'une petite minorité en Nouvelle-Guinée, mais les Baruya en font partie. Dans ces sociétés, la seule activité sexuelle des hommes célibataires est homosexuelle. Cette activité cesse normalement après le mariage, mais le mariage se fait relativement tard. Les recherches comparatives de Gilbert Herdt et son équipe (Herdt, 1983) ont bien indiqué que les rapports hommes/femmes dans ces cultures homosexuelles diffèrent à plusieurs égards des autres cultures des Hautes-Terres où l'homosexualité rituelle est absente.

Même si la documentation et l'analyse de ces dernières recherches sont impressionnantes et que ces recherches éclairent plusieurs problèmes que Godelier laisse dans l'ombre, il reste toutefois une question importante où son approche dialectique l'emporte sur l'approche plus linéaire, plus courante aux États-Unis. En effet des concepts comme l'antagonisme, l'antithèse, la polarité, la dégradation veulent expliquer les rapports sociaux par la description d'un « statut ». Mais quand on commence à poser la question, les hommes dominant-ils ? et les femmes sont-elles dominées ?, la situation se complique. Car comme Godelier l'explique bien, les femmes ne sont pas dépourvues de pouvoirs importants à tous les niveaux, y compris celui de l'économie. Il s'agit plutôt d'une lutte entre les hommes et les femmes. Les hommes l'emportent souvent, mais pas toujours, dans ces luttes. Cette lutte ne ressemble pas du tout, et Godelier le démontre avec beaucoup de détails, aux luttes entre les « classes ». Les femmes ne forment pas une « classe » chez les Baruya.

Cette lutte, quel en est l'enjeu ? On ne peut pas dire, pour les sociétés à homosexualité rituelle, qu'il s'agit d'une lutte contre les représentantes des clans étrangers et hostiles (comme ailleurs dans les Hautes-Terres). En effet, les sociétés à homosexualité rituelle se marient plutôt « au près ». Il semble au contraire que les structures de domination soient assez faibles, et que les hommes aient beaucoup de difficulté à établir une autorité suffisante pour organiser leurs activités martiales dont la survie de la communauté dépend de toute évidence. Le problème est précisément que les hom-

mes risquent de devenir trop faibles, ils ont donc besoin de certains mécanismes pour protéger leur situation.

L'homosexualité rituelle n'est qu'un de ces mécanismes. On ne peut pas vraiment expliquer *sociologiquement* pourquoi certaines sociétés ont choisi ce mécanisme plutôt qu'un autre. Herdt veut l'expliquer par l'histoire (la diffusion); Godelier ne s'occupe pas de cette question. Le livre de Godelier a le mérite d'expliquer les phénomènes par une *lutte* plutôt que par un *statut*. Il n'est ni le seul ni le premier à choisir cette approche. Je l'ai choisie moi-même, avant de lire son livre, dans le recueil de Herdt cité ci-dessus. Mais le meilleur exemple de cette approche « dialectique » est un article de Brigitta Hauser-Schaeublin (1977-78), qui parle explicitement des rapports hommes/femmes en Mélanésie comme les processus « d'émancipation de l'homme » de l'emprise de la femme. L'homosexualité rituelle ne serait ainsi qu'une forme particulière de cette émancipation. Il s'agit ici surtout de l'emprise de la mère, surtout pendant l'enfance, qui est brisée par le complexe initiatique.

Revenons à la guerre. Godelier distingue entre les tribus avec lesquelles les Baruya conduisaient des guerres « permanentes » et celles avec lesquelles alternaient la guerre et l'alliance, c'est-à-dire la catégorie des « frères-ennemis » (Schwimmer, 1981). Étant donné que cette dernière catégorie est politiquement la plus importante, la guerre n'avait jamais une position dominante dans l'idéologie baruya. La position sociale la plus élevée était celle de l'initiateur, position tenue rigoureusement à l'écart de la conduite des guerres. Le chef guerrier avait une position nettement inférieure, au même niveau que celle du chamane. Comme l'explique Godelier, il n'y avait pas vraiment de « big men » chez les Baruya. Comme le démontre d'ailleurs Herdt, on ne les trouve jamais dans les sociétés à homosexualité rituelle.

Le chef guerrier ne pouvait faire la guerre que si l'assemblée populaire l'y autorisait. Même là, on préférait provoquer une guerre plutôt que d'en prendre l'initiative. Le chef guerrier ne gagnait pas de richesse et très peu de « pouvoir », rien que du prestige. La charge n'était pas héréditaire, même si on tendait à l'associer à certains clans classés comme « guerriers ».

Les femmes baruya sont « exclues de la propriété et de l'usage des armes, des moyens de destruction, donc de la chasse, de la guerre et du recours à la guerre armée ». Tout se passe comme si la guerre ne les regardait pas du tout, sauf comme victimes. Cependant toute la littérature sur la guerre, depuis le livre classique de Turney-High (1949), nous conseille de nous méfier des analyses où la femme n'entre pas du tout dans l'explication socio-psychologique de la guerre. Les femmes sont les victimes de la guerre, personnellement, mais aussi parce qu'elles y perdent des frères, des maris, des fils. Elles s'intéressent donc, tout au moins, à la vengeance. Elles s'intéressent aussi très souvent au choix d'un mari qui a déjà fait ses preuves

lors des guerres. Sur ces questions, l'ethnographe des Baruya ne nous renseigne pas.

Il nous donne cependant un mythe (pages 243-247) qu'il analyse brièvement. Ce mythe explique, entre autres choses, l'origine de la guerre selon les Baruya. Les deux personnages principaux sont 1) la mère originaire du genre humain, qui enfanta sans intervention directe d'un homme; 2) un chien qui pénètre dans le sexe de cette femme et qui mange des parties du fœtus. Celui-ci entre dans les hommes lors des guerres et leur donne leur férocité. Il est donc à l'origine de la guerre.

Il semble donc que tout se passe comme si, au niveau symbolique, la guerre baruya se faisait *contre la femme*, mais que celle-ci — comme dans le mythe — finisse toujours par enfanter. Elle ne peut pourtant pas enfanter à moins qu'elle ne garde l'homme (le chien) dans un trou d'où il ne peut sortir sauf pour se diriger vers le ciel en se transformant en aigle. Si l'homme n'était pas devenu aigle, il aurait dû rester dans le trou. Il s'exprime sur terre, ou bien pendant la cérémonie masculine pour la naissance d'un enfant (l'homosexualité rituelle), ou bien pendant la guerre, où il peut reprendre son esprit de chien sauvage.

J'aimerais savoir si Godelier accepterait cette interprétation du mythe. Même si elle n'est pas tout à fait correcte, on voit bien que la guerre comme institution socio-psychologique est intimement liée aux rapports hommes/femmes. L'homme ne réussirait jamais sa lutte contre la femme sans être guerrier.

## RÉFÉRENCES

GODELIER M.

1982 *La production des Grands Hommes*. Paris: Fayard.

HAUSER-SCHAEUBLIN B.

1977-78 « Vom Terror und Segen des Blutes, oder : Die Emanzipation des Mannes von der Frau », *Wiener Voelkerkundige Mitteilungen* XXIV/XXV JG, N.F., BD XIX/XX: 93-116.

HERDT G. (éd.)

1983 *Ritualized Homosexuality in Melanesia*. University of California Press.

KOCH K.F.

1974 *War and Peace in Jalémo*. Cambridge (Mass.). Harvard University Press.

SCHWIMMER E.

1981 *Les frères-ennemis*. Québec: Département d'anthropologie, Université Laval.

1983 « Male Couples in New Guinea », in Herdt (éd.), 1983.

TURNEY-HIGH H.H.

1949 *Primitive War*. University of South Carolina Press.